

Séquences

Mireille Dansereau : Réflexions sur une idée noire

Mireille Dansereau

Il était une fois... Sergio Leone
Number 207, March–April 2000

URI: id.erudit.org/iderudit/48870ac

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN 0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dansereau, M. (2000). Mireille Dansereau : Réflexions sur une idée noire. *Séquences*, (207), 13–14.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



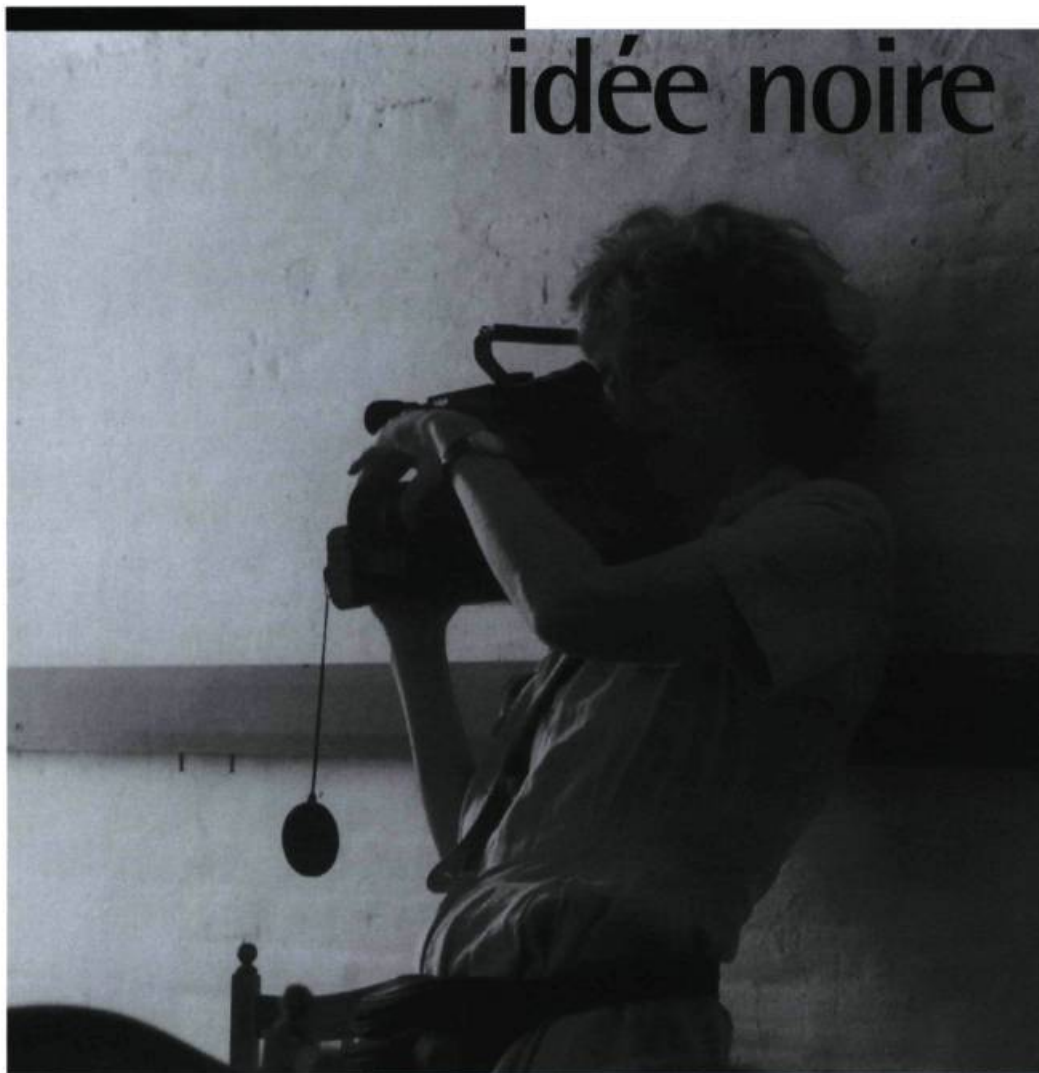
This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org

MIREILLE DANSEREAU

Réflexions sur une

idée noire



Mireille Dansereau en tournage

« Le fait que la vie n'ait pas de sens force l'homme à essayer de lui en donner un. Peu importe l'ampleur des ténèbres, nous devons créer notre propre lumière. »

Stanley Kubrick

Cette phrase de Stanley Kubrick m'a accompagnée tout au long de la fabrication de *L'Idée noire*, alors que j'étais à la recherche de moments de lumière, de moments de poésie. Comme disait Wim Wenders : « L'humanité a autant besoin de poésie que de divertissement. »

Mais, comment faire un film avec des moments de poésie sur un sujet, sur un geste aussi violent que le suicide ? Jamais me suis-je autant questionnée sur les répercussions de filmer ceci plutôt que cela, de garder au montage telle personne plutôt qu'une autre que pendant la production de *L'Idée noire*. Jamais me suis-je autant questionnée sur les façons d'interpréter telle parole ou telle autre. Ma démarche en tant que cinéaste pouvait-elle cheminer de pair avec un film sur un sujet aussi délicat ? J'aurais pu l'aborder de façon historique et sociologique sans

trop me mouiller, mais ce n'est pas ce que j'ai choisi de faire et on m'a laissée entièrement libre.

Le cinéma, c'est un moyen de se mettre à la recherche de soi. J'ai souvent essayé de décoder les non-dits. Percer une part du mystère, laisser passer un peu de lumière à travers l'écran noir, dévoiler. C'est sans doute pourquoi je fais du cinéma. *L'Idée noire* a été, entre autres choses, une façon d'aborder la violence, la violence qu'on se fait à soi-même, l'*autoviolence* en quelque sorte. Ça a aussi été une façon d'aborder la maladie mentale (thème que j'avais tenté d'éviter depuis de nombreuses années), puisque 80 % des gens qui se suicident souffrent d'une maladie mentale.

J'ai aussi voulu intégrer l'animation, forme qui permet de montrer l'*immontrable*, qui permet de rester loin du réalisme afin de transcender l'horreur du geste qui conduit quelqu'un à

s'enlever la vie. Je n'ai jamais vu l'animation comme une invitation à prendre ce geste à la légère. Au contraire, j'ai pensé que ce procédé apporterait des moments où se projetterait l'imaginaire. Souvent, l'animation émanait directement des images réelles tournées. Nous voulions, l'animatrice et moi, qu'à travers la réalité documentaire s'animent des images qui naviguent du conscient à l'inconscient et, pour ce faire, nous nous sommes entendues pour axer le travail sur deux éléments : l'air et le feu.

Par ailleurs, le désir d'écrire le commentaire au moment de la scénarisation et la décision finale d'avoir recours à des comédiens pour illustrer mon propos (des comédiens peu connus, qui puissent passer pour n'importe quel parent) ont permis d'éviter le mode et le ton du *témoignage*. Je voulais plutôt privilégier un



regard sur un homme et sur une femme dans la quarantaine avancée, inquiets, qui se posent des questions au sujet de leur fils. L'un après l'autre, ils explorent ce *lieu* de l'idée suicidaire, de l'*idée noire*. Ils essaient d'en faire le tour, de comprendre et de dévoiler une petite part du mystère de cet acte terrifiant. Le couple erre comme dans un labyrinthe et cherche des points de repère.

Un sujet comme celui-là ne pouvait que me confronter avec la mort. « Comment fais-tu ? », m'a-t-on dit souvent. En définitive, le désir de parler de cette *idée noire* qu'on préfère garder sous silence était plus fort que tout. Je n'avais pas le choix de faire ce film. À ma manière.

Mireille Dansereau

À DÉCOUVRIR...

Obsession... ou quand le désir

devient une prison

Il y a d'abord eu une idée : tourner un film à partir de *La Chevelure*, une nouvelle de Guy de Maupassant racontant l'angoisse d'un homme qui, après avoir trouvé une natte de cheveux dans le tiroir d'un meuble ancien, fantasme sur les femmes de sa vie. L'imaginaire devient obsession, ses paroles, une confession.

Il y a aussi le film. En quatre minutes, Mireille Dansereau nous plonge dans un univers visuel et littéraire fascinant. La chevelure féminine en gros plan ne peut être que présente et inaccessible à la fois, parce que simplement imaginée. La pensée de l'obsédé est si souveraine que ses doigts semblent vraiment la toucher : « J'avais de nouveau le besoin impérieux de la reprendre, de la palper, de m'énerver jusqu'au malaise par ce contact froid, glissant, irritant, affolant, délicieux. » Ode au désir inassouvi, au rapprochement des corps et à l'appropriation de l'autre, *Obsession* revendique le droit

de filmer la poésie, de capter le mouvement, de deviner la pensée, bref, de filmer pour le plaisir des sens et du cinéma.

Il y a enfin Jean-Louis Millette. Le personnage, d'abord, pris entre le désir et la passion, entre la vacuité de son emprisonnement et la certitude de son obsession. Le comédien ensuite, dans un de ses derniers rôles avant de mourir, projetant une intense angoisse devant l'inaccessible, accroupi devant la fatalité, amoureux fou de son métier. Et pour Mireille Dansereau, un affectueux hommage au cinéma et à tous ces comédiens qui n'auront vécu que pour leur art. ❄

Élie Castiel



Jean-Louis Millette



Obsession...

Canada [Québec] 2000, 4 minutes – Réal. : Mireille Dansereau – Scén. : Mireille Dansereau, d'après *La Chevelure*, de Guy de Maupassant – Int. : Jean-Louis Millette – Dist. : Vidéographe.